

On évoque souvent, à propos de Jésus mais aussi pour d'autres penseurs et philosophes, la « règle d'or » qui serait la base de toute morale : « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse ». Mais ce raisonnement n'a-t-il pas une faille ? Comment pouvons-nous savoir ce qu'autrui désire ? N'est-il pas possible de trouver normal quelque chose qu'un autre trouve pénible ? Malebranche pointe cette difficulté en disant : « Ainsi la connaissance que nous avons des autres hommes est fort sujette à l'erreur si nous n'en jugeons que par les sentiments que nous avons de nous-mêmes. »

Il est intéressant de comparer cette vision des choses avec les pièces d'Eschyle *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliantes*, avec le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *L'Âge de l'innocence* d'Edith Wharton. Nous pouvons donc affirmer que, parfois, nous nous trompons en supposant que les autres pensent comme nous ; mais il reste vrai que tous les hommes et toutes les femmes sont au fond les mêmes et ont principalement les mêmes besoins. Au bout du compte, c'est par le dialogue que nous pouvons progresser et éviter les erreurs de jugement sur ce que les autres pensent.

Dans certains cas, on trouve naturel que les autres soient de notre avis sur tout, et on fait erreur :

Dans les pièces d'Eschyle, on voit comment les suppliantes ne comprennent pas dans quelle cité elles mettent les pieds ; elles sont habituées à des régimes monarchiques et s'agacent des procédures que doit suivre Pélasgos : « c'est toi la cité, c'est toi le conseil ».

Chez Spinoza, il serait naïf de croire que tous les hommes se conduisent par la raison : « chacun se laisse entraîner par son plaisir » et même si tous ont la capacité de raisonner, ils ne s'en servent pas spontanément.

Chez Edith Wharton, les Van der Luyden trouvent naturel que l'on respecte les règles de savoir-vivre, sans elles, en effet, « Si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société. » Mais ils sont cruellement déçus lorsqu'Ellen, pour qui ils sont sortis de leur réserve habituelle, ne se montre pas assez docile et respectueuse de ces règles.

Mais parfois on constate que les autres sont comme nous, pour l'essentiel, et qu'on peut anticiper sur leurs besoins qui sont les mêmes que les nôtres.

Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza affirme que les hommes ont tous besoin de paix et de sécurité, c'est le point le plus important dont la société doit se charger en leur place.

Dans *L'Âge de l'innocence*, c'est Ellen qui rappelle à Newland le fait que leur situation est banale : d'autres avant eux ont cru pouvoir trouver quelque part dans le monde un endroit où leur amour pourrait vivre, mais ils ont partout été suivis par leurs remords.

Chez le dramaturge grec, on voit aussi à quel point la situation qui attend le chœur en cas de défaite est banale : c'est la loi de la guerre, les ravages du sac d'une cité, l'esclavage qui attend les femmes.

Il faut donc avant tout échanger, dialoguer pour arriver à un consensus, à partir des points de vue et des besoins de chacun, qui peuvent différer.

On le voit chez la romancière américaine quand Archer discute avec Ned Winslet : il ne se rendait pas compte de ce que c'était que vivre dans la gêne, et il finit par réaliser que son point de vue sur la société n'est pas le seul possible...

Chez Eschyle, l'erreur des dirigeants de Thèbes qui prennent le relais d'Étéocle est de vouloir imposer leur point de vue sur Polynice : ils n'ont pas pensé qu'Antigone voyait les choses d'un autre œil, et que pour elle ce n'était pas seulement le traître à sa cité, mais aussi malgré tout son frère.

Enfin, le philosophe néerlandais préconise un gouvernement démocratique, où l'on donne « force de décret à l'avis qui rallierait le plus grand nombre de suffrages »... C'est selon lui « celui qui rejoint le mieux l'état de nature ».

En définitive, il est vrai qu'il est facile de se tromper sur les désirs d'autrui si on ne fait que les imaginer d'après les nôtres, mais il est également vrai que les hommes se ressemblent tous, et que leurs envies se rejoignent le plus souvent. C'est par la concertation qu'il est possible d'éclaircir les différences et ressemblances dans les volontés de tous.

En 1940, dans un essai qui est resté célèbre, Abraham Maslow a essayé de théoriser les besoins et désirs fondamentaux des êtres humains. On représente souvent sa théorie sous la forme d'une pyramide, avec au premier niveau les besoins physiologiques essentiels (respirer, manger...) puis viennent la sécurité, l'affection, l'estime, et au dernier niveau l'accomplissement personnel.